

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

PREMIÈRE PARTIE.

XIII

CE QUE C'ÉTAIT QUE LA TAVERNE DE L'ÉPÉE-DE-BOIS, RUE
DES PROUVAIRES

Cette maison, au-dessus de la porte de laquelle grinçait une énorme plaque de tôle barbouillée d'une peinture quelconque, impossible à deviner tant elle était effacée, était la taverne de l'Épée-de-Bois.

Taverne célèbre dans tout Paris et à dix lieues à la ronde ; où, dès que sonnait l'Angelus, les seigneurs les plus huppés de la



L'inconnu et Méstrat tombèrent comme deux masses. Ils avaient été tués raides.

A l'époque où se passe notre histoire, on voyait, rue des Prouvaires, à l'angle même de la rue, juste à l'endroit auquel plus tard on donna le nom de Pointe-Saint-Eustache, à cause de la proximité de l'église, une grande maison à plusieurs étages, soutenue par des piliers et dont les étages allaient en empétant si bien les uns sur les autres qu'ils surplombaient sur la rue, formaient une espèce d'arcade sous laquelle les passants étaient non-seulement à l'abri de la pluie et de la neige en hiver, mais encore du soleil en été ; car le ciel ne se laissait voir que par une bande si mince, qu'il fallait absolument savoir qu'il devait être à pour s'en douter, et encore.

cour se donnaient rendez-vous pour boire, rire, chanter, jouer et se battre, en compagnie des aigrefins de toute sorte, qui se donnaient garde de ne pas y venir piper les dés à cœur joie.

La taverne de l'Épée-de-Bois offrait, du reste, aux consommateurs un peu mélangés qui la fréquentaient, de bon vin, des femmes accommodantes et un tavernier que son intérêt avait depuis longtemps rendu sourd, muet et aveugle, pour tout ce qui se passait chez lui après le couvre-feu.

Le guet connaissait l'endroit de vieille date ; il évitait soigneusement ses environs. S'il était contraint de traverser la rue, il passait vite et le plus au large possible.

Les « braves » soldats qui composaient la patrouille organisaient avec raison d'être rossés l'importance ; cela leur était arrivé si souvent déjà, que la plupart d'entre eux en conservaient de cuisants souvenirs.

Tranquillons nettement la question et disons-la vérité toute nue.

Pendant le jour, la taverne de l'Épée-de-Bois, ainsi que la plupart des autres établissements de même sorte où la noblesse se donnait rendez-vous, était une maison assez inoffensive ; mais elle se changeait en un effroyable coupe-gorge dès que les ténèbres couvraient la ville, et cela, sous les apparences les plus débonnaires, les formes les plus musquées, le luxe le plus attrayant.

Il faudrait aujourd'hui fouiller les quelques Tapis-Francis qui ont échappé par hasard aux recherches actives de la police pour retrouver, non pas le pendant de l'un de ces établissements, cela serait impossible, mais quelque chose qui s'en rapprochât et en eût conservé une ressemblance lointaine.

Maître Jérôme Brigard, propriétaire après Dieu de la taverne de l'Épée-de-Bois, était un grand et gros homme de quarante-cinq à quarante-six ans, à face apoplectique : auquel son front fuyant, son nez busqué, ses yeux louches, à demi voilés sous des cils blancs, sa bouche aux lèvres charnues et son menton rentré donnaient une ressemblance frappante avec un mouton.

Mais il n'avait que l'apparence de ce paisible animal. En réalité, il était fort comme un taureau, adroit comme un singe et méchant comme un âne-ronge.

Il était très-redouté par tous les habitants de son quartier et même par plusieurs des habitués de sa maison qui pourtant, en-général, n'étaient pas positivement timides.

Jérôme Brigard était de vieille souche ligueuse. Son père, dont le nom avait acquis une triste célébrité à côté des Crucés et des Loughard, pendant les troubles, avait été contraint de fuir lorsque Brissac avait livré la ville au roi.

Mais le digne homme ne s'était pas sauvé les mains vides. Son patriotisme pendant la ligue ne l'avait nullement empêché de bien faire ses affaires ; en partant, il avait laissé son fils à la tête d'une bonne maison de commerce bien achalandée et située sous les piliers des Halles.

Cinq ou six mois après la fuite de son père, le jeune Brigard, sans faire connaître les motifs de sa conduite, avait vendu sa maison ; il avait acheté aussitôt celle où nous le trouvons maintenant, dont il avait fait une taverne luxueuse et qu'il avait placée sous le patronage de l'ironique [c'est-à-dire que nous connaissons].

L'endroit était bien choisi ; l'établissement prospéra ; la noblesse l'adopta et y vint en foule.

Le digne tavernier se frottait joyeusement les mains. Loin d'essayer de maintenir ses nobles clients dans certaines bornes, il sembla au contraire pendre à tâche de leur laisser liberté entière chez lui, et même de les exciter au besoin, non-seulement à boire, mais encore à ferrailer.

Dès que Brigard voyait sortir les Épées du fourreau, ses yeux louches lançaient des regards fauves. Il était le premier à faire allumer les torches destinées à éclairer les combattants si le duel devait avoir lieu dans la rue, ou à reculer les tables, les bancs et faire une belle place, si les adversaires préféraient vider leur différend sans quitter la salle.

Puis, le combat fini, les blessés étaient emportés par leurs amis, les morts transportés sous le porche de l'église Saint-Eustache ; on lavait les dalles et tout était dit.

Aussi la taverne de l'Épée-de-Bois était-elle le rendez-vous de prédilection de tous les Raffinés.

Les ennemis du tavernier, et il en avait beaucoup, prétendaient tout bas que sa haine invétérée contre la noblesse était la seule cause de sa conduite ; qu'il se vengeait ainsi de l'exil de son père ; mais il est plus probable que sa méchanceté naturelle le poussait seule à agir ainsi qu'il le faisait.

Le jour même où le duc de Rohan avait été condamné à mort par le Parlement, vers dix heures du soir, maître Jérôme Brigard se promenait de long en large dans la grande salle de sa taverne, en ce moment vide de consommateurs, gourmandant ses gargons et regardant si tout était en ordre et prêt à recevoir ses hôtes.

— Surtout, disait-il, surveillez avec soin la table de monsieur de Guise, ce noble gentilhomme me fait l'honneur de soupier ici ce soir, en compagnie de quelques-uns de ses amis : je serais déshonoré s'il n'était pas satisfait. Eloignez un peu la table de messieurs de Chevreuse et de Thémines, ont coutume de s'asseoir, ils n'ont point une chaude amitié pour la maison de Guise, fit-il en ricanant. Placez le broc de cervoise et le gobelet devant la place de Saint-Hyrem, qu'il n'ait pas la peine de le demander. Bien ! c'est parfait. Ces nobles gentilshommes peuvent maintenant venir dès que cela leur plaira.

À peine le tavernier achevait-il ce discours destiné à exciter ses valets que la porte s'ouvrit et deux gentilshommes entrèrent.

Ces gentilshommes, ou soi-disant tels, car ils en portaient l'habit, étaient le capitaine Vatan et son acolyte Clair-de-Lune.

Maître Brigard s'approcha d'eux aussitôt autant pour faire preuve d'empressement à les servir que pour essayer de les reconnaître.

En effet, c'était la première fois que tous deux mettaient pied chez lui.

— Que désirez-vous, messeigneurs ? demanda l'hôte à son sourire le plus obséquieux.

— Quatre bouteilles de vins d'Anjou, une bouteille d'eau de-vie et deux verres, répondit le capitaine.

— Si nous avons besoin d'autre chose, nous le dirons, ajouta Clair-de-Lune.

Les deux hommes s'assirent à une table placée non loin de la porte.

Le tavernier les servit lui-même ; lorsqu'il eut rompi leurs verres, il eut la satisfaction de les entendre dire à la fois :

— À votre santé, capitaine !

— Ce sont des officiers nouvellement arrivés à Paris ; murmura le tavernier en s'éloignant.

Cependant, les hôtes habituels de la taverne arrivaient en foule ; bientôt, presque toutes les tables furent occupées.

Il y avait là toute la fine fleur de la noblesse : le chevalier de Guise, Langeac, Saint-Prix, d'Alvimar, de Tressan, qui soupait gaiement côte à côte ; puis Chevreuse, Thémines, de Saint-Paul, de Courson, de Besselièvre et vingt autres encore.

Tous ces gentilshommes, jeunes, beaux, riches, très sur la hanche, buvaient, ou jouaient au passe-dix, au pharaon, aux dés ou à la quintérote, en échangeant entre eux de joyeux propos, des quolibets ou de vertes railleries ; racontant tout haut leurs bonnes fortunes ; déchirant à cœur joie la réputation des plus vertueuses dames de la cour ; tout cela au milieu des rires, du choc des verres et du bruit des dés.

Le capitaine et Clair-de-Lune, seuls à leur table, buvaient seules mais silencieusement, se contentant d'écouter sans en avoir l'air, ce qui se disait autour d'eux.

En ce moment un nouveau groupe pénétra dans la taverne. Ce groupe était composé du comte de Saint-Hyrem, du chevalier de Mestrat et d'un autre personnage à mine pour le moins aussi suspecte. Ces trois cavaliers se placèrent à la table qui avait été réservée pour le comte.

Celui-ci fit à la dérobée un signe à l'hôtelier, sans doute pour lui recommander la prudence et surtout le silence.

En effet, ce soir-là, le comte de Saint-Hyrem ne ressemblait pas à lui-même. De brun il était devenu blond, presque rouge, sa royale et ses moustaches avaient doublé de longueur et d'épaisseur.

Du reste, nul ne le reconnut, exceptés deux personnes. le tavernier, qui garda pour lui sa découverte, et Clair-de-Lune, trop expert en matière de déguisement, pour se laisser tromper et qui se pencha vers le capitaine en lui murmurant à l'oreille d'une voix basse, comme un souffle :

— Voilà nos hommes !...

— Buons ! répondit laconiquement l'aventurier avec un mauvais sourire.

— Eh ! dit à voix haute l'un des nouveaux venus, savez-vous la nouvelle, messieurs ?

— Laquelle ? il y en a beaucoup aujourd'hui, dit Saint-Hyrem.

— Celle dont je veux vous parler, reprit l'inconnu, est toute fraîche ; il paraît qu'on va danser de nouveau le branle des huguenots.

— Oui, dit de Mestrat en buvant, le roi n'aime pas la vache à Colas.

— Bon, alors à la santé du roi ! reprit Saint-Hyrem.

— A la santé du roi ! répétèrent plusieurs gentilshommes qui avaient entendu cette santé et s'y joignirent.

Deux nouveaux venus étaient entrés pendant cet échange de paroles et s'étaient assis à la table même occupée par le capitaine et Clair-de-Lune.

Un des nouveaux venus écarta vivement son manteau, et tendant la main au capitaine :

— Pardieu, monsieur, lui dit-il avec cordialité, le hasard me favorise, puisque je vous rencontre ici.

— Monsieur le comte du Luc, répondit le capitaine, sur le front duquel passa un sombre nuage.

— Moi-même, monsieur, et tout heureux de renouveler connaissance avec vous.

— Corbieux ! monsieur le comte, je suis charmé de vous voir, mais permettez-moi de vous dire que j'aurais préféré vous rencontrer tout autre part.

— Pourquoi donc cela, mon cher capitaine ?

— Mon Dieu ! excusez-moi, monsieur, mais il me semble que vous, fit-il en appuyant sur le mot, vous n'êtes pas ici à votre place.

— Peut-être avez-vous raison, capitaine, je vous avoue franchement que c'est la première fois que je mets les pieds ici ; probablement ce sera la dernière.

— Dieu le veuille ! murmura l'aventurier. A votre santé, comte !

— A la vôtre, et de grand cœur.

— Oui, monsieur, criait de Mestrat au même instant, le Rohan est condamné à mort.

— Vive Dieu ! il ne l'a pas volé, le beau Henri ! s'écria un autre gentilhomme.

— Vous tréssaillez, vous avez tort, comte. Qu'est-ce qui vous importe

ce que disent ces gens ? Ne voyez-vous pas qu'ils sont plus qu'à moitié ivres ?

— C'est vrai, capitaine, je me contiens.

— Le capitaine hochait la tête sans répondre.

— Sans compter, dit en ricanant le chevalier de Guisso que demain on prépare une belle réception à messieurs les Parpaillots.

— Ce sera justice ; ils sont damnés comme des sarments.

— Bon ! laissez là toute cette huguenoterie, s'écria en riant un gentilhomme de belle mine, jeune encore. Foin de la politique, et vivent les femmes ! Jo bois à nos amours, messieurs !

— Superbe santé ! s'écria Chevreuse, mais il serait bon de spécifier.

— Qu'entendez par là, comte ?

— Rien d'offensant pour vous, mon cher marquis, je désire seulement savoir si vous parlez des catholiques ou des huguenotes.

— Vive Dieu ! je parle des catholiques. Est-ce que les dames huguenotes savent ce que c'est que l'amour ! D'abord, elles sont, dit-on, généralement affreuses, je n'y ai pas été voir, je vous jure ! fit-il en riant.

— Vous vous trompez doublement, monsieur le marquis de la Fare, les huguenotes savent fort bien ce que c'est que l'amour ; pour ma part, j'en connais d'admirablement belles, dit en se levant l'inconnu qui était entré en compagnie du comte de Saint-Hyrem.

Tout le monde éclata de rire.

Vatan se pencha vers le comte du Luc.

— Si nous sortions, monsieur ? lui dit-il ; ne trouvez-vous pas qu'il fait horriblement chaud dans cette salle, et que cette cohue est insupportable ?

— En effet, je sortirais avec plaisir, je l'avoue, répondit le comte avec un sourire amer, tous ces propos me dégoûtent, mais, remarquez que la pluie tombe à torrents et que nous sommes prisonniers, du moins jusqu'à ce qu'elle cesse.

Le capitaine, qui s'était levé à demi, se laissa retomber avec découragement sur son siège.

— La fatalité le veut, murmura-t-il.

Pendant que Vatan et le comte échangeaient ces quelques mots, le colloque entre le marquis de la Fare et l'inconnu avait continué, à la grande joie de la foule.

— Eh ! qu'est-ce à dire, monsieur ? s'écria en ce moment le marquis.

— C'est-à-dire, répondit l'inconnu, que vous êtes jeune, marquis.

— Je vieillirai, monsieur, répondit-il avec une gravité d'ivrogne.

— Certes, monsieur, mais en attendant vous êtes jeune.

— Est-ce un reproche ?

— Nullement, je constate.

— Bon, j'admets, que constatez-vous, monsieur ?

— Tout simplement ceci...

— Voyons ! voyons ! s'écria joyeusement le cœur,

— Que, étant jeune, reprit imperturbablement l'inconnu, vous manquez d'expérience.

— Hélas ! monsieur, je fais cependant tout ce qui dépend de moi pour en acquérir. Instruisez-moi, je vous prie !

— Je le veux bien, marquis ; tout d'abord, permettez-moi de vous dire que tous les temples de Vénus ne sont pas à Amathonte et à Cythère.

— Bah !

— Je vous l'affirme.
 — Vous en connaissez d'autres ?
 — Certes, un du moins qui les vaut tous.
 — Oh ! monsieur, ayez pitié de mon ignorance, s'il vous plaît ? dites-moi où est ce temple, afin que j'aille en pieux pèlerin implorer la divinité qu'on y adore.
 — Vous n'aurez point à faire un long voyage pour cela, monsieur ; seulement je dois vous avertir que la Vénus de ce temple est huguenote.
 — Qu'importe, monsieur, si elle est belle ?
 — Ravissante.
 — Et en quelle contrée bénie du ciel se trouve ce temple charmant ?
 — A trois lieues d'ici, marquis, sur le sommet d'une colline qui se mire nonchalante dans les eaux fugitives de la Seine.
 — Pour Dieu ! monsieur, assez de poésie.
 — Savez-vous, marquis, reprit l'inconnu d'une voix railleuse, où les huguenots vont au préche ?
 — A Ablon, je crois, monsieur ?
 — Donc, marquis, allez à Ablon, vous dirais-je, si la belle dont est question n'était déjà la maîtresse affolée d'un de mes amis.
 Pendant que ces paroles s'échangeaient avec la rapidité nerveuse d'un froissement d'épées, le comte du Luc sentait une sueur froide perler à ses tempes ; si Vatan ne l'eût retenu, dès le premier mot, il se fût élancé pour imposer silence à cet homme, bien que, jusque-là, aucun nom n'eût été prononcé.
 — L'heureux coquin ! s'écria le marquis de la Fare.
 — Et c'est un huguenot, sans doute ? demanda le chevalier de Guise.
 — Vous avez deviné, monseigneur, reprit l'inconnu de sa voix stridente ; les huguenots sont meilleurs chasseurs que vous ne le supposez.
 — Ah ! les drôles ; s'écria Chevreuse, je n'aurais pas cru cela !
 — Tout ce que vous dites est bel et bon, mon cher monsieur ; s'écria alors de Langeac, mais il ne suffit pas de raconter une histoire pour que nous la reconnaissons comme véridique.
 — Que vous faut-il donc de plus, monsieur le comte ?
 — Les noms des masques, parbleu !
 — Hum ! dit l'autre de sa voix railleuse, ceci est une grosse affaire, messieurs.
 — Peut-être, reprit de Langeac, mais jusqu'à ce que nous sachions ces noms, nous vous tenons pour un.
 — Arrêtez, monsieur, s'écria vivement l'inconnu, vous allez me faire une insulte et je ne veux point de querelle avec vous. Puisque vous l'exigez, voici le nom de mon ami : il se nomme le baron de Sérac.
 — Le baron de Sérac, dit Thémis, mais je le connais, moi.
 — Il est possible, monsieur.
 — Pardieu ! j'ai, il y a quelques jours, reçu une lettre de lui, datée de Bordeaux.
 — Il sera sans doute revenu...
 — C'est possible, après tout ; ce Sérac est un Vert-Galant...
 — Très-bien ! reprit le marquis de la Fare. Nous savons le nom du galant ; mais celui de la femme ?
 — Messieurs, ce que vous me demandez là est fort délicat : le nom d'une femme... vertueuse, ajouta-t-il avec une ironie mordante, car, permettez-moi de vous le dire, il s'agit de la femme la plus pure, la plus sage...

— Assez ! assez ! s'écrièrent en riant les gentilshommes.
 — Bah ! fit le chevalier de Guise, ce n'est qu'une huguenote, après tout ! Nous sommes bons catholiques ; voyez ce nom ?

— Vous le voulez, messieurs ?
 — Oui, oui !
 — Eh ! bien, quoiqu'elle exigeance me navre, apprenez que la maîtresse de mon ami le baron de Sérac n'est rien moins que très-haute, très-puissante et très-vertueuse dame Jeanne de Fargis, comtesse du Luc de Mauvers.

A peine achevait-il de prononcer ces mots que le comte du Luc se précipitait sur lui, et, d'un soufflet à tuer un bœuf, il le renversait sur le sol, en s'écriant d'une voix de tonnerre :

— Tu en as menti, misérable !
 Il y eut un moment de stupeur parmi les assistants. Nul ne s'attendait à cet éclat terrible.
 — Ferme la porte, Syriaque ; dit paisiblement maître Brigard à un de ses valets.

L'inconnu s'était relevé tout étourdi d'une si rude attaque. En un instant, chaises, tables, bancs avaient été repoussés contre la muraille ; les gentilshommes s'étaient groupés le plus confortablement possible, afin de mieux voir.

Vatan et Clair-de-Lune s'étaient élancés aux côtés du comte.

— Allons, beau damoiseau, dit le capitaine de Mestrat en lui appliquant « ex abrupto » sa large main sur le visage, nous allons en découdre.

— Et nous aussi, mon beau seigneur blond, dit Clair-de-Lune à Saint-Hyrem.

— Ne le tue pas, lui glissa Vatan à l'oreille ; j'en ai besoin.

— Bon, soyez calme, on le soignera.

— Monsieur, dit l'inconnu au comte du Luc, je ne sais qui vous êtes, mais je vais vous tuer.

— Trêve de fanfaronnade, répondit le comte ; je sais, moi, que tu es un misérable.

— En garde ! cria Vatan.
 Le comte fit un pas en arrière.

— Capitaine, ceci est, vous le savez, une affaire qui m'est personnelle, dit-il.

— Allons donc ! monsieur, répondit rudement l'aventurier, pour qui me prenez-vous ? Ne voyez-vous point que c'est un parti pris de vous insulter de la part de ces trois drôles ? Vous êtes tombé dans un guet-apens.

— Je vous crois.

— Oui, mais vous auriez dû me croire plus tôt. Sus à ces drôles ! comte, tuons-les comme des chiens enragés qu'ils sont.

— Je vous attends, messieurs, reprit l'inconnu ; auriez-vous peur, par hasard ?

Le comte du Luc, Clair-de-Lune et Vatan tombèrent en garde avec une précision mathématique.

Le comte faisait face à l'inconnu, Vatan à de Mestrat, Clair-de-Lune s'était réservé le comte de Saint-Hyrem.

Les six adversaires, l'épée d'une main, la dague de l'autre, se mesuraient du regard (1).

Un silence de mort planait sur la salle.
 Tous ces gentilshommes si fous et si rieurs quelques instants auparavant, étaient devenus muets.

(1) Dans les premières années du règne de Louis XIII, on se battait encore avec l'épée et la dague, quand il s'agissait d'un duel à mort.

Ils comprenaient, sans en percevoir nettement les motifs, qu'un combat mortel allait s'engager entre ces six hommes si fiers et si résolus. Instinctivement les plus braves d'entre eux frissonnaient comme à l'approche d'une catastrophe inévitable.

— Franc jeu ! messeigneurs ! s'écria maître Brigard le tavernier, d'une voix ironique. Allez, messieurs, personne ne se jettera à la traverse.

Il y eut un bruit de for, les épées étaient engagées.

XIV

DES JOLIS COUPS D'ÉPÉE ÉCHANGÉS A LA TAVERNE DE L'ÉPÉE-DE-BOIS, ET CE QUI S'EN SUIVIT

Un duel, à l'époque où se passe notre histoire, ne ressemblait en rien aux duels de nos jours.

D'abord, presque toujours il était mortel, ce qui, grâce à Dieu, et à la grande joie de messieurs les journalistes, n'arrive presque jamais aujourd'hui à moins de grande maladroite. De plus, les principes étaient complètement différents. La science des armes n'avait encore eu ni ses Grisiér, ni ses Pons ; elle n'en était qu'à la tactique italienne qui avait du bon cependant, mais que, faute de la connaître, on décorie peut-être un peu trop aujourd'hui.

Les raffinés du roi Louis XIII, les mignons seigneurs de Henri III, étaient de rudes jouteurs, l'épée à la main. Ils avaient deviné ou pressenti toutes les ruses de l'escrime ; bien que leur méthode ne fût pas la nôtre, ils se couvraient de leur arme comme d'une impénétrable armure, nus jusqu'à la ceinture ils faisaient bravement face à plusieurs adversaires à la fois en riant et en goguenardant.

A cette époque, les témoins n'étaient pas encore inventés, heureusement. Il n'y avait que des seconds.

Ces seconds étaient ainsi nommés parce qu'ils combattaient comme ceux pour lesquels ils s'étaient engagés, et les aidaient au besoin lorsqu'ils supposaient qu'ils étaient trop pressés par leurs adversaires.

Si l'on rétablissait cette coutume aujourd'hui, et si l'on remplaçait les témoins par des seconds, nous sommes convaincu qu'il n'y aurait plus de duels, ce qui, au reste, ne serait pas un grand mal.

De plus, les adversaires combattaient avec l'épée et la dague ; le bras gauche servait pour ainsi dire de bouclier. On relevait l'épée avec la dague, on l'écartait, et on frappait si l'on voyait un jour. De plus, tout le haut du corps, à compter de la ceinture, devait être nu.

Chacun s'engageait sans toucher la for, le plus souvent dans sa garde favorite qui, presque toujours, était la quarte basse ou italienne.

Il va sans dire que parfois on se hachait littéralement de coups de dague sans en mourir ; témoin le grand duel des mignons, sous Henri III, duel qui eut lieu près la Bastille et dans lequel le comte de Quélus, après avoir reçu dix-neuf blessures, restait debout et combattait encore.

En somme, c'était horriblement beau, comme toutes les luttes extrêmes où cette bête sauvage qu'on appelle l'homme, oublie sa soi-disant civilisation pour reprendre à un moment donné, toute sa férocité native, et se laisse dominer par ses instincts sanguinaires.

Les six adversaires avaient donc jeté bas manteaux, pourpoints et chemises ; ils se trouvaient demi-nus, fièrement campés en face les uns des autres.

Il y eut un instant d'attente suprême, puis le combat s'engagea, terrible, désespéré des deux parts.

Dès la première passe les assistants reconnurent que les six adversaires étaient de force supérieure.

Après s'être tâtés un instant, ainsi que l'on dit communément, ils firent un pas de retraite et reprirent la garde.

Le capitaine profita de cette minute de répit pour se pencher vers Olivier auprès duquel il se trouvait.

— Vous voulez que ce drôle meure, n'est-ce pas ? lui demanda-t-il à voix basse.

— Oh ! mille fois plutôt qu'une ! répondit le comte avec rage.

— Bon ! j'en fais mon affaire.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien, reprit-il sèchement.

Pendant ce temps l'inconnu disait à Saint-Hyrem :

— Ils sont fort !

— Je le crains ; répondit celui-ci, mais nous en viendrons à bout.

— Pardieu !

— Ce sont de rudes « matins ! » s'écria joyeusement le chevalier de Guisso en battant des mains ; vive Dieu ! le beau duel !

— Il ne sera pas long, regardez, monseigneur, lui dit Vatan de sa voix goguenarde.

— Au même instant le combat recommença.

Les six adversaires se ruèrent en avant avec une rage folle.

Alors il se passa un fait étrange, que ceux-là même qui le virent ne purent d'abord comprendre.

— Vatan tenait la droite du comte du Luc. Au moment où l'inconnu se fendait sur Olivier qui l'attendait la pointe au corps, le capitaine se fendit lui, en jetant un cri strident sur le Mestrat, son adversaire.

Écartant l'épée de Mestrat, il lui passa la sienne au travers du corps, en même temps que de la dague qu'il tenait de la main gauche, en se penchant vivement de côté, il relevait l'épée de l'inconnu.

Olivier profita du jour qui lui était fait et se fendit.

L'inconnu et Mestrat tombèrent comme deux masses. Ils avaient été tués raides.

— Vous l'avais-je dit ? murmura le capitaine à l'oreille du comte.

— Merci, mon ami, répondit-il, cette fois encore je vous dois la vie.

— Ce ne sera pas la dernière ; dit le capitaine en souriant.

— Cet homme m'aurait tué.

— Je l'avais deviné, voilà pourquoi je suis venu en aide.

— Vous êtes un frère pour moi.

— Non, mon ami, dit-il avec émotion.

Cependant le duel de Saint-Hyrem et de Clair-de-Lune durait encore.

— Tiens ! s'écria Clair-de-Lune, déjà terminé ! Eh ! bien, si nous en finissons, comte, qu'en dites-vous ?

— Finissons-en, soit ! répondit celui-ci, les lèvres serrées.

— Bons ! je n'attendais que votre assentiment, monsieur le comte.

Il se rua alors comme une bête fauve, sur son adversaire, lui lia l'épée qu'il fit sauter, le renversa du même coup, et lui appuyant le genou sur la poitrine :

— Voilà qui est fait, dit-il en riant ; ça n'a pas été long, comme vous voyez ?

— Démon ! s'écria le comte en essayant de se dégager ;
— Là ! là, mon gentilhomme ; ne vous démentez pas ainsi : vous rendez-vous ?

— Il le faut bien, sang-dieu !

— Alors, dit majestueusement Clair-de-Lune, je vous donne la vie ! relevez-vous ; sans rancune, monsieur le comte.

Tout en parlant ainsi, il ôta son genou de la poitrine de son adversaire et lui tendit gracieusement la main pour l'aider à se relever.

— Messieurs, dit le chevalier de Guise en s'approchant et saluant avec la plus exquise courtoisie, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais je vous prie d'accepter tous mes compliments, vous êtes de fines laines, je m'y connais. Vous aviez de rudes partenaires.

— Nous avons fait de notre mieux, monsieur ; répondit le capitaine avec un grand salut.

— Vous ne nous quittez pas, je l'espère, sans trinquer avec moi ?

— Ce sera un grand honneur pour nous.

(A CONTINUER.)

(Commencé le 1er Janvier 1881 — No. 54.)

Au 1er Mai prochain, le bureau du FEUILLETON sera transporté au No. 4, rue St. Jacques, coin de la rue St. Gabriel.

AVIS.

À la demande d'un grand nombre de nos lecteurs, afin de permettre à ceux qui n'ont pas encore payé de gagner les 50 pour cent accordés aux souscripteurs, ayant payé dans le cours des trois premiers mois de leur abonnement, nous avons résolu de prolonger le temps jusqu'au 1er juin prochain.

Les personnes qui ont l'habitude de nous payer en timbres de poste seraient bien aimables de nous envoyer (autant que possible) que des timbres de la valeur d'un cent et d'un demi cent.

LA DAME DE PIQUE

OU

LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE VIII

LES SUITES D'UNE SOIRÉE

— Oh ! je sais toujours me suffire, reprit la Sibérienne, qui n'eut garde de révéler l'emploi de sa soirée ; après ton départ, j'ai fait une petite promenade en traîneau, puis je suis rentrée, et quand j'ai été fatiguée de réfléchir, j'ai pris ce livre.

— Est-il amusant du moins ?

— C'est écrit dans un bon esprit, mais sans style, déclama-t-elle, vide, et ne serait absolument bon que pour le peuple, si le peuple se mêlait de lire. Ta soirée a-t-elle été agréable ?

— Agréable, non, mais profitable.

— Ah ! fit la liseuse en se rapprochant, tu as appris des choses intéressantes ?

— Fort intéressantes pour nous.

— Et de qui ?

— Un peu de tout le monde ; la réunion des rétrogrades autoritaires était au grand complet. Parmi nos bons amis, j'ai vu là le vieux Pankratief d'abord, puis la comtesse Tatiana, notre prin-

cesse, le colonel Artamof, Dmitri Sergévitch, Théodoro Férédine et ses filles, la baronne Blumenthal, le docteur Edward qui, par parenthèse, est arrivé fort tard, les ministres, le grand chancelier, les princesses Kourakine et Galitzine, la comtesse Koutchoubey, Chérémotief, Blagourof l'Adonis, une dizaine de chambellans, la petite Pastoukof, Auroro, Lisa, le farouche Drentheln, les grands ducs Michel et Nicolas, la grande duchesse Hélène, l'impératrice toujours froide et fière, et enfin le personnage principal, autcur duquel gravitait généraux en chefs et grands cordons, l'Empereur Alexandre.

— On le dit malade.

— Je lui ai trouvé l'air sombre et préoccupé.

— Parbleu, l'affaire Véra ne doit pas le réjouir, fit la Sibérienne, dont un sourire méchant découvrit les dents entre ses lèvres plates ; t'a-t-il parlé ?

— Il a passé près de moi en me regardant seulement.

— Quel bonheur ! tu as dû en être bien émue.

— Je vais te paraître ridicule, Nadiégo, tu connais mes convictions, mes sentiments, tu sais que je suis aussi nihiliste que toi, que je veux, comme toi, le renouvellement de la société, le renversement de tout ce qui est : eh bien ! quand le regard du tzar s'est attaché sur moi, sa physionomie m'a paru si douce et si triste, que j'ai senti en moi quelque chose comme un remords.

— Un remords ! s'écria la Sibérienne dont les yeux flamboyèrent, un remords ! il suffit d'un regard pour te faire faiblir ?

— Je n'aurais pas dû dire remords, mais pitié, balbutia la comtesse toute troublée.

— Les victimes n'ont pas à avoir de remords et encore moins de pitié, gronda la farouche conspiratrice avec un tel accent de haine, que son amie en fut tout effrayée.

Il y eut un moment de silence embarrassé. Intérieurement Nadiégo était furieuse, mais même dans sa colère elle savait se maîtriser, et comme, après tout, Fædora servait la cause du Nihilisme très-efficacement en fournissant de l'argent, la fille du déporté reprit plus doucement :

— Je devrais te gronder pour cette faiblesse ; pourtant, comme je te connais, je te pardonne pour cette fois-ci. Raconte-moi donc à présent ce que tu as appris.

— Un événement qui serait très-grave s'il se confirmait.

— Passé ici ?

— A Berlin. Tu sais que nos alliés les socialistes allemands ont déjà tiré trois fois sur l'Empereur Guillaume.

— Eh bien ? fit Nadiégo en se redressant.

— Une première fois, un fou, dit-on ; la seconde l'étudiant Hædel, et la dernière...

— Le professeur socialiste Karl Nobiling, je le sais ; oui, il y a déjà quelques mois, cela n'a rien de nouveau.

— Il paraît qu'un quatrième vengeur se préparait à renouveler la tentative.

— Comment sais-tu cela ? qui te l'a dit ? s'écria la Sibérienne en lui prenant les mains et en la regardant dans le blanc des yeux.

— Vers minuit, une dépêche est arrivée, paraît-il, du moins ce que m'a assuré mon ex-tuteur, disant que la police, prévenue par un de ses espions de Genève, a fait une descente dans une maison de l'allée de Tilleuls, pour y arrêter un jeune homme désigné par le comité central pour faire le coup et arrivé depuis deux jours seulement.

— Il est arrêté ?

— Attends donc ! à la vue des agents pénétrant à l'impro-

visto dans la chambre qu'il occupait, cet étranger, tirant un revolver du tiroir d'une table, a fait feu sur eux et a tué un sergent, puis tournant le revolver contre lui-même, s'est fait sauter la cervelle.

— Cet imbécile avait-il eu au moins le temps de brûler ses papiers.

— Je te le dis, il n'a eu que celui de se tuer ; la police a saisi dans son secrétaire ou sur lui une forte somme d'argent, toute sa correspondance, des cartes d'affiliations à diverses sociétés démocratiques, et qui est plus fâcheux, des listes très-compromettantes pour certaines personnes de l'entourage de l'Empereur, les arrestations continuent et l'état de siège va être proclamé à Berlin pour empêcher le retour de semblables attentats.

— Qui y avait-il près de toi quand le général t'a conté cet événement ?

— Le docteur Edward avec le colonel des gendarmes.

— Qu'ont-ils dit ?

— Tu conçois, connaissant leur attachement au principe autoritaire, quels ont été leurs sentiments ; le docteur, toujours const. en dévotion, a joint les mains en remerciant, avec son air de componction habituelle, la Providence d'avoir déjoué cet horrible complot, tandis qu'Artamof, rouge de colère, s'écriait qu'il fallait publier aussi la loi martiale à Saint-Petersbourg, à Kief, à Moscou, et déclarer une guerre à outrance aux nihilistes qui ne sont, dit-il, qu'une variété des socialistes Allemands, Anglais, Suisses ou Italiens.

— Ce Guillaume a réellement de la chance, murmura Nadiège, devenue pâle ; mais n'importe, il finira bien par se trouver en Allemagne quelqu'un pour...

Elle n'acheva pas sa phrase, et reprit brusquement :

— Alors Artamof pousse à la loi martiale ?

— De toutes ses forces.

— C'est bon à savoir, il n'est pas roi, celui-ci.

— Et le docteur Edward aussi, ajouta Fœdora.

— Oh ! quant à celui-là, fit la Sibérienne, qui avait ses raisons pour ne pas croire à la sincérité de ses idées monarchiques et religieuses, il ne vaut pas la peine qu'on s'occupe de lui.

— Peut-être faudrait-il avertir le comité d'action, remarqua la comtesse.

— Je suis bien de cet avis, répliqua Nadiège ; mais qui connaît ce comité ? où siège-t-il ? de qui se compose-t-il ? tu comprends que, pas plus que toi, je ne sais quelque chose à ce sujet.

— Peut-être ce Nil Antonovitch.

— Nil Antonovitch est tout au plus un chef de dizaine comme nous, fit la « Pikovaïa dame. »

— Il me semble cependant, reprit Fœdora avec une certaine impatience, que nous avons fait assez de sacrifices pour la cause, et surtout de sacrifices pécuniaires, pour avoir au moins le droit de savoir à qui nous obéissons ; sais-tu que l'acquiescement de Véra et la nouvelle imprimerie m'ont coûtés plus de 40 mille roubles, qu'Aaron fait payer horriblement cher ses prétendus services, et que pas plus tard qu'hier j'ai signé une lettre de change de 2000 roubles pour le juge Tarakanof ?

— Je n'ignore rien de cela, chère, mais que veux-tu, l'intérêt de la cause avant tout.

— Je ne dis pas le contraire, cependant, quand on a donné de semblables preuves, il serait juste d'être au moins consulté.

— Fœdora, Fœdora, prends garde, reprit Nadiège avec une feinte tristesse, tu as été jusqu'à présent une patriote dévouée,

ne te laisse pas aller à des mouvements de révolte que ton cœur généreux condamné dans le fond, j'en suis sûr. Nous avons fait serment de nous dévouer à l'affranchissement du peuple russe, est-ce au moment où la persécution commence que nous reculerons ?

La comtesse ne répondit pas, mais sa physionomie mécontente témoignait clairement que le rôle de conspiratrice payante ne lui suffisait plus.

Nadiège réfléchissait. Il ne faut pas que sa bourse nous échappe, pensait-elle, je trouverai bien un moyen de la retenir par la vanité ; puis, comme si elle ne s'apercevait pas de la mauvaise humeur de sa compagne, elle ajouta :

— N'as-tu pas appris encore autre chose ? N'a-t-on pas parlé du procès ?

— Il n'est question que de cela, répondit la comtesse, oubliant tout à coup sa bouderie ; la lettre publiée par notre imprimerie clandestine a produit un effet incroyable, tu sais, la lettre par laquelle Véra annonce qu'elle est à Péttersbourg chez des amies, et défie la police de découvrir son asile.

— Drentheln doit être furieux.

— Je ne sais pas ce qu'il pense, mais Artamof, qui en causait avec le général Pankratief, a été superbe ; qu'on me donne carte blanche, a-t-il dit, et je me charge de la retrouver, fut-elle cachée dans le dôme d'Isaac.

Nadiège leva les épaules :

— Elle n'est plus à Péttersbourg, fit-elle, mais n'importe, cet Artamof a trop de zèle, et le zèle est dangereux par le temps qui court, je crains bien qu'il ne lui arrive malheur.

— Voudrais-tu le tuer ? fit Fœdora en riant.

— Moi, non, mais le comité pourra être d'un autre avis, et le colonel devrait se souvenir que pas plus tard qu'hier deux quartelniki, trop curieux de nos affaires, ont été poignardés.

— Des subalternes, fit la comtesse d'un ton de mépris.

— Mézentof n'était pas un subalterne, et cependant on ne l'a pas épargné.

— Je ne t'ai pas encore conté le plus curieux de ce que j'ai appris, continua la jeune élégante, désireuse de changer le sujet de la conversation ; il paraît, ajouta-t-elle en s'étendant coquettement dans son fauteuil, qu'il y a une autre conspiration ourdie au palais par la vieille comtesse Tatiana.

— Pour faire imposer au peuple russe, qui en a déjà trois, un carême de plus, fit Nadiège ; cette dévote édentée en est bien capable.

— Je parle sérieusement.

— Contre qui cette conspiration ?

— Contre moi.

La Sibérienne la regarda fixement.

— Oui, contre moi. Figure-toi que cette bonne âme, profitant d'un instant où j'étais seule, est venue s'asseoir près de moi, et après mille protestations de la plus vive amitié, a fini par m'insinuer qu'une orpheline de mon âge et de ma qualité, ne devait pas rester ainsi abandonnée, que j'avais besoin non seulement d'un protecteur, mais d'un mari qui...

— Un mari ? s'écria Nadiège en bondissant sur son siège. De quoi se mêle cette sorte ruiné ; un mari choisi par elle, ce serait une belle fin, et elle partit d'un éclat de rire sec, saccadé, nerveux.

— Pas trop mal, poursuivit Fœdora, pas trop mal, réellement.

— Un bellâtre officier de la garde.

— Le prince Sabachnikof, attaché à la chancellerie, section des affaires étrangères.

— Et neveu de Pankratief, parblou ! Je le crois, il n'a pour faire le beau que ce qu'il vole à son ministère ou au jeu.

— Elle se charge de le faire nommer chambellan de l'Empereur, ce qui me donnerait mes entrées à la cour.

— Belle position pour une nihiliste ! Tu l'as sans doute remerciée de la belle manière.

— Je lui ai répondu que je ne songeais pas, pour le moment, à me marier.

— Et elle a insisté.

— C'est tout simplement une ouverture que je vous fais, et non pas une réponse que je vous demande, m'a-t-elle répondu, le prince Alexis Nicolaiévitch n'est pas riche en ce moment, mais son oncle le général lui assurera par contrat une superbe fortune...

— Avec sa place d'espion de la 3^{me} section sans doute, interrompit la Sibérienne en tisonnant le feu avec fureur.

— Une fortune de plus d'un million de roubles, une terre de 1500 paysans à Riazan; venez prendre le thé chez moi mardi, en petit comité; il y sera, vous le verrez et...

— Vous direz oui, n'est-il pas vrai ? fit Nadiège en se relevant tout à coup. En bien, va, vois-le; trouve-le charmant, accepte sa main, mais ce mariage n'aura pas lieu.

— Si je voulais bien, cependant ?

— Quand même tu le désirerais follement...

— Bon, et pourquoi ?

— Parce que moi, moi, entends-tu, je m'y oppose.

Les lèvres de la dame de pique tremblaient, son regard étincelait.

— Allons, petit cœur, ne t'emporte pas, fit la comtesse en souriant, je n'ai nul désir de me marier et encore moins envie d'épouser le prince.

Nadiège se rassit; contre ses habitudes, elle avait cédé à un premier mouvement de colère, elle comprit qu'elle avait faite une faute, et, pour la réparer, ce fut du ton le plus doux et le plus caressant qu'elle s'excusa avec des larmes dans la voix et dans les yeux, d'une brusquerie qui n'était que le résultat d'un attachement profond à sa jeune amie, et la crainte de la voir succomber à une odieuse intrigue.

Cette scène finit par des embrassements réciproques et des protestations d'amitié. La pendule sonnait 4 heures en ce moment, les deux amies se séparèrent plus intimes que jamais en apparence, mais emportant chacune dans son cœur, l'une l'aiguillon de la défiance, l'autre le sentiment d'une tyrannie contre laquelle se révoltait son orgueil froissé.

De toute la nuit, ni l'une ni l'autre ne put fermer l'œil. La comtesse, qui d'abord n'avait songé qu'à rire de la proposition de la vénérable Tatiana, piquée au jeu par la défense de Nadiège, se dit qu'elle irait au thé et qu'elle verrait le prince Alexis. Il était bien de sa personne, occupait une place honorable, arriverait un jour à une légation ou même à une ambassade, avait une fortune suffisante, tous ces avantages réunis n'étaient pas, après toute chose, à dédaigner. Quel avantage au contraire retirerait-elle du Nihilisme ? Elle s'y était dévouée, sans cesse on faisait appel à sa bourse, on la ruinerait et pour quoi et pour qui ? pour des étudiants et des étudiantes, des avocats ou des fils de popes, jaloux de s'emparer des places des autres. D'ailleurs, quel rôle jouait-elle dans cette conspiration dont elle était l'âme, et où les meneurs la reléguaient au troisième plan, sans même lui faire l'honneur de l'admettre à leurs conseils, où l'on prétendait lui refuser même la permission de se marier à sa guise, où Nadiège... cette

Nadiège avait été son institutrice, elle avait été payée pour cela mais de quel droit à présent, prétendait-elle lui imposer ses volontés ?

Ces réflexions et bien d'autres lui donnaient la fièvre; quand elle s'endormit enfin, au matin, elle était résolue à secouer le joug à rompre avec ses complices.

Pauvre petite fille, elle ne savait pas à quel point il est difficile de se dégager de certains liens, d'échapper du filet dont la Sibérienne s'occupait en ce moment même, dans la pièce voisine, resserrer les mailles pour y enlacer fatalement sa victime.

Un moment Nadiège avait été effrayée, mais à présent elle souriait méchamment, car elle se sentait la plus forte; le plan qu'elle avait conçu était diabolique, qu'importe, puisqu'il assurait sa vengeance, et froidement elle combinait la trahison qu'elle devait livrer son amie pieds et poings liés au parti; froidement elle condamnait Artamof à mort, froidement elle préparait un crime dans lequel Fœdora se trouverait enlacée et qui en ferait son esclave.

La haine triplait ses forces; cette nuit sans sommeil fut douce pour son âme implacable; alors que Fœdora, vaincue par la fatigue, s'endormait, elle, reposée par l'assurance de réussir se levait furtivement au petit jour, descendait de sa chambre, se jetait dans un traîneau et se faisait conduire chez Nubiüs.

Là tout fut arrêté entre le juge prévaricateur et la fille déportée; quand ils se quittèrent, le pacte de sang était conclu.

En moins d'une heure, Artamof se trouvait condamné à mort, son assassin désigné; Fœdora, admise dans le comité central, sans en connaître les membres, signerait l'arrêt criminel, son nom inscrit sur le registre fatal serait pour elle une chaîne d'obéissance passive, que désormais il lui serait impossible de rompre. Sa tête répondrait de sa fortune, et les millions de celle d'un autre dont Nadiège ne parla pas, mais dont en espérance lui appartenait déjà.

Cela fait, elle rentra, regagna sa chambre que personne ne soupçonnait d'avoir quittée, et n'en sortit qu'à l'heure de déjeuner.

Dans la nuit, un boutchik avait encore été frappé à mort par une main inconnue, et de nombreux placards menaçants quand vint le jour s'étaient audacieusement jusque sur les guérites des factionnaires.

(A CONTINUER).

Au 1^{er} Mai prochain, le bureau du FEUILLETON sera transporté au No. 4, rue St. Jacques, coin de la rue St. Gabriel.

LE FEUILLETON ILLUSTRE.

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :
UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 10 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & C^{ie}.

Boite 1885, B. de P., Montréal.

60, Rue St. Gabriel